



Les honorables invités arrivèrent. — Page 150, col. 1.

La surprise avait rendu muets tous les spectateurs.

— Monsieur, dit Lenet, cette pièce est trop précieuse pour que votre intention soit de nous l'abandonner sans condition. Ce soir, après le souper, nous causerons, s'il vous plaît, et vous me direz en quoi nous pouvons vous être agréables.

Et Lenet mit dans sa poche le blanc-seing, que Cauvignac eut la délicatesse de ne lui pas redemander.

— Eh bien, dit Cauvignac à ses compagnons, ne vous avais-je pas dit que je vous invitais à souper avec monsieur le duc d'Enghien ?

— Et maintenant, à table ! dit la princesse.

Les doubles battants de la porte latérale s'ouvrirent à ces mots, et l'on vit un magnifique souper servi dans la grande galerie du château.

Le souper fut des plus bruyants ; la santé de M. le Prince, proposée plus de dix fois, fut toujours portée par les convives à genoux, l'épée à la main, et avec des imprécations contre le Mazarin à faire crouler les murailles.

Chacun fit honneur à la bonne chère de Chantilly. Ferguson lui-même, le prudent Ferguson, se laissa aller à l'appât des vins de Bourgogne, avec lesquels, pour la première fois, il faisait connaissance. Ferguson était Gascon et n'avait jusque-là été en position que d'apprécier les vins de son pays, qu'il trouvait excellents, mais qui, à cette époque, s'il faut en croire le duc de Saint-Simon, n'avaient pas encore grande renommée.

Mais il n'en était pas ainsi de Cauvignac. Cauvignac, tout en appréciant à leur juste valeur les crus de Moulin-à-Vent, de Nuits et de Chambertin, n'en faisait qu'une raisonnable consommation. Il n'avait point oublié le sourire retors de Lenet, et il pensait qu'il avait besoin de toute sa raison pour faire avec le rusé conseiller un marché dont il n'eût pas à se repentir ; aussi excita-t-il l'admiration de Ferguson, de Barrabas et de ses trois autres compagnons, qui, ignorant les causes de

cette tempérance, furent assez simples pour croire que leur chef faisait un retour sur lui-même.

Vers la fin du repas, et comme les santés commençaient à devenir plus fréquentes, la princesse s'éclipsa, emmenant avec elle M. le duc d'Enghien, et laissant toute liberté à ses convives de prolonger le festin aussi avant dans la nuit qu'il leur conviendrait. Tout, au reste, s'était passé selon ses désirs, et elle fit un récit circonstancié de la scène du salon et du repas de la galerie, n'omettant qu'une seule chose, c'était le mot que Lenet lui avait glissé à l'oreille au moment où elle se levait de table :

— Que Votre Altesse n'oublie pas que nous partons à dix heures.

Il allait être neuf heures ; madame la Princesse commença ses préparatifs.

Pendant ce temps, Lenet et Cauvignac échangeaient un regard. Lenet se leva. Cauvignac en fit autant ; Lenet sortit par une petite porte située à l'angle de la galerie ; Cauvignac comprit la manœuvre et le suivit.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

UN HOMME SÉRIEUX

PAR CHARLES DE BERNARD.

XVI

En sortant du cabinet du marquis, Dornier avait fait une courte apparition chez madame de Pontailly. L'accueil qu'il en reçut lui ayant montré qu'il n'avait rien perdu de sa faveur, il partit un peu rassuré et se rendit à l'hôtel Mirabeau, où il espérait trouver M. Chevassu. Le député n'était pas encore rentré, mais il avait dit qu'il reviendrait pour dîner, et Dornier l'attendait. A la vue de son confident, M. Chevassu poussa une exclamation de surprise et de satisfaction.

— Vous voilà donc enfin ! dit-il ; je n'ai appris votre arrestation que ce matin, et j'allais m'occuper des démarches nécessaires pour vous faire mettre en liberté.

— Mon emprisonnement n'est rien, répondit Dornier, dont la physionomie annonçait une préoccupation sérieuse, mais voici quelque chose qui mérite, je crois, de fixer votre attention.

Le journaliste raconta comment il avait trouvé Moréal seul avec mademoiselle Henriette, et quelle outrageante réception il avait supportée de la part de la jeune fille. De ce récit artificieusement combiné, il semblait résulter que M. de Pontailly protégeait ouvertement les espérances du vicomte, que la marquise elle-même les favorisait, sinon d'une manière formelle, du moins par une tolérance tacite, qu'en en mot M. Chevassu rencontrait dans sa propre famille l'opposition la plus déclarée. Ainsi que l'avait prévu l'adroit narrateur, à la seule idée de ses projets contrariés et de son autorité méconnue, le député montra une magnifique indignation.

— Pour quel Géronte me prend-on ? s'écria-t-il ; monsieur le marquis se figure peut-être que j'ai besoin de son bon plaisir pour marier ma fille ; il verra qu'il se trompe. Quant à ma sœur, qui à tout propos m'accuse de négligence et de faiblesse, je lui montrerai que j'ai autant de vigilance que de fermeté : je ne laisserai pas Henriette chez elle vingt-quatre heures de plus.

— Ce serait peut-être une mesure de haute prudence, reprit Dornier.

— Il ne manque pas de pensions à Paris, et là du moins mes intentions seront respectées.

— Mais ne craigniez-vous pas que madame la marquise ne se trouve offensée ? dit le journaliste, qui savait bien que cette aristocratique dénomination irriterait encore la mauvaise humeur de l'orgueilleux bourgeois.

— Que madame la marquise se trouve offensée ou non, peu importe ! répondit aigrement M. Chevassu ne dirait-on pas que je suis sous sa tutelle ? Je ferai voir à tout ce monde-là que je